

Dominique Goblet

Sa planche à dessein

Auteur de BD francophone installée à Bruxelles, cette récente quadra s'inscrit en rupture avec «l'école franco-belge» des Hergé et autre Morris.

Au pays de la ligne claire, il est une jeune fille sombre. Au plat pays, elle est toute en aspérités. Au pays de Tintin, Spirou et Fantasio, Dominique Goblet fait de la BD indépendante, dérangeante et singulière. «La Goblette», comme elle se fait appeler, a 40 ans, la peau blanche, les cheveux noirs, les yeux bleus, une fille de 16 ans qui s'appelle Nikita et un compagnon, Guy-Marc, qu'elle appelle «mon copain» dans la vie et «GM» dans ses albums. Elle ne fait pas son âge, silhouette fluette et regard en lame de couteau, elle oscille entre familiarité maladroite – «On se fait la bise, hein» – et réserve farouche – «Je vais pas raconter ma vie, hein». Son dernier album s'intitule *Faire semblant c'est mentir*, et on voit bien qu'elle n'aime pas ça, les mensonges, les faux-semblants. Le lendemain, elle arrive en jupe noire, talons, collants, haut moulant et rouge carmin aux lèvres pour la photo. Changeante, insaisissable. Petite, Dominique Goblet aimait bien les BD, plus pour l'agencement des images que pour les histoires. Sa mère trouvait que c'était des lectures pas sérieuses et les lui a interdites. Tant mieux peut-être, cela lui a forgé l'imagination. Elle y est revenue pendant ses études, lorsque ses professeurs l'ont orientée vers l'illustration plutôt que la peinture ou le graphisme. «Le grand avantage de la BD, c'est d'offrir en même temps deux niveaux de lecture, le texte et l'image, et ça en crée un troisième.» En sortant de l'école, elle rencontre un groupe de jeunes gens gonflés : leur groupe s'appellera Frigo, puis Fréon et aujourd'hui FRMK (prononcer Frémok) fusion des Belges de Fréon et des Français d'Amok. Leur obsession est aussi la sienne : raconter une histoire en images en évitant les poncifs et les stéréotypes de la BD commerciale. Il fallait un sacré culot, «une fameuse paire de couilles», dit-elle, pour cra-

cher sur Dupuis et Casterman, refuser le diktat de l'album cartonné en couleur de 48 pages. «Plus rien de neuf ne se créait, les éditeurs se contentaient de dupliquer ce qui marchait.» Aujourd'hui encore, et même si elle a aussi rejoint la mouvance de l'Association, la maison d'édition de Sfar, Sattouf et consorts, Dominique Goblet tient à rester en marge du milieu de la BD, y compris celle dite indépendante, «pour garder la fraîcheur d'une réflexion qui n'est pas trop nourrie de son propre médium». D'ailleurs, elle ne fait pas de la BD. «Je réfléchis à la narration en utilisant le dessin. Mais ça pourrait être la photo ou la vidéo.» Où elle s'illustre aussi.

Ses narrations en images, qui font des allers-retours dans le temps et peuvent changer de personnage principal, ont de quoi dérouter le fan de Hergé. Son trait aussi, malhabile, proche de l'art brut. Elle est moins avenante que la consensuelle et oscarisable Marjane Satrapi. Dominique Goblet a mis douze ans pour accoucher de *Faire semblant c'est mentir*, une tentative d'autobiographie où apparaissent son père, bon bougre alcoolique et lâchement fanfaron et sa mère, aussi folle qu'aimante (comme toutes les mères?), son compagnon, en plein tourment amoureux, et sa fille.

Au centre du livre, il y a l'histoire du grenier dans lequel l'enfermait sa mère quand elle n'était pas sage. «Ce qui m'intéresse, c'est le mythe, pas la vérité. Dans le livre, ma mère peut faire des choses monstrueuses mais je veux que les gens la trouvent super en même temps. Je n'aime pas les stéréotypes, les personnages tout blancs ou tout noirs.» Elle assume ce jeu de cache-cache avec la mythologie familiale. Enfin une artiste qui ne confond pas création et thérapie ! Au contraire du très éculé «je ne fais pas d'analyse parce que ça nuirait à ma créativité», Gobelet revendique sa thérapie, qui lui

possible. C'est vraiment le pays du surréalisme.» Finalement, ce sont les «situs» qui ont viré De Groof de l'Internationale, et non les militaires de l'armée. «Nous sommes une création récente, décidée par nos voisins qui ont créé un Etat tampon pour ne plus se taper dessus. Tout le monde se fout de notre gueule. Forcément, on ne peut pas être chauvins. On n'a pas d'autre choix que rire de nous-mêmes.» Mais quand un haut fonctionnaire français la drague en relevant ses belgicisms, elle l'envoie paître. Y a des limites!

Dans le dessin comme dans la vie, Dominique Goblet aime les imperfections, tout ce qui boîte et marche de guingois. Elle les traque dans les vieux cafés bruxellois ou au marché aux puces : des manuels de savoir-vivre, des souris dans le formol et de vieux jouets qu'elle expose dans la vitrine de son atelier du quartier Saint-Gilles, le Ménéilmontant de Bruxelles.

Bien qu'elle parle raisonnablement flamand, elle est contre le bilinguisme obligatoire : «Je n'aime pas l'idée qu'on impose une uniformité sur la langue et la culture. J'aime bien ces moments où on ne comprend pas tout, ça nous oblige à passer par les mains, à être créatifs.» Et puis, le flamand, ça ne sert pas à grand-chose quand on a les yeux tournés vers Londres ou Paris. La crise actuelle l'inquiète, comme tous les francophones. «Si les Flamands veulent vraiment la scission, ça va arriver», dit-elle fataliste et comme pour conjurer le sort. La plu-

part des membres de FRMK sont partis s'installer en France, pendant que Bruxelles se remplit de jeunes artistes français, attirés par les loyers modiques, le cosmopolitisme,

la bonne humeur sans façons et la créativité de la capitale belge et européenne.

Pendant que la Belgique s'échoue, la Goblette décolle. L'autre jour, elle marchait dans Bruxelles, son livre sous le bras, un type l'apostropha : «Qui c'est ce Dominique Goblet ? J'arrête pas d'entendre parler de lui.» Elle déborde de projets : un livre et une expo FRMK issus d'un atelier en asile de jour, un autre livre avec l'Association reprenant les portraits qu'elle fait de sa fille et que sa fille fait d'elle tous les quinze jours, au rythme de la garde alternée, depuis bientôt dix ans. Elle appelle ça «avoir de la chance». La chance, c'est comme le talent et le bonheur, ça se travaille.

► CHRISTOPHE AYAD
photo MARC MELKI

«**Tout le monde se fout de notre gueule. Forcément, on ne peut pas être chauvins.**»



Dominique Goblet
en 7 dates

1967
Naissance.

1990
Diplômée d'arts plastiques.

18 juillet 1998
Mort de son père, le jour de son anniversaire.

1997
Portraits crachés.

2001
Souvenir d'une journée parfaite.

2005
Et qui a mangé le cafard ?

2007
Faire semblant c'est mentir et Wolfmen.

permet encore aujourd'hui, *«d'être en contact avec [son] inconscient».*

Dominique a grandi dans une famille modeste de la banlieue de Bruxelles. Mère flamande, père wallon, on ne parlait que français à la maison. Son frère la surnommait «Nick», sa mère y ajoute un diminutif, cela donnait «Nikske», ce qui signifie aussi «petit rien» en flamand. Quant à «Dom», son autre surnom, il signifie «bête» dans l'autre langue. C'est un peu comme l'histoire de la Belgique, des malentendus qui blessent l'autre sans intention.

Petite, elle habitait Tervuren, non loin du Musée royal de l'Afrique centrale, avec son immense éléphant blanc de plâtre devant l'entrée. *«Un 1^{er} avril, quelqu'un l'a peint en rose.»* Elle se souvient aussi de ce panneau, installé autrefois par la mairie flamande: *«Tervuren waar Vlamingen thuis zijn»* («Tervuren, où les Flamands sont chez eux»). Chaque nuit, des inconnus le jetaient à terre. Au matin, la mairie le remettait en place. Puis un jour, quelqu'un a ajouté un tout petit mot à la main: *«ook/aussi»* cela donnait *«Tervuren, où les Flamands aussi sont chez eux.»* La mairie en a eu marre.

Dominique Goblet aime la Belgique pour *«son sens de la dérision»*. *«C'est un pays où il y a des majorettes, un roi, une reine. J'adore.»* Guy-Marc Hinant, son compagnon, qui dirige un label de musique électronique, Sub Rosa, vient de publier un livre sur Piet De Groof, général de l'armée belge et membre de l'Internationale situation-